



Brussels Studies

La revue scientifique électronique pour les recherches sur Bruxelles / Het elektronisch wetenschappelijk tijdschrift voor onderzoek over Brussel / The e-journal for academic research on Brussels

Collection générale | 2011

Transactions commerciales et relations sociales entre Grecs et Turcs de Bruxelles

Commercial transactions and social relations between the Greeks and Turks of Brussels

Handelstransacties en sociale relaties tussen Grieken en Turken van Brussel

Katerina Seraïdari



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/brussels/1054>

DOI : 10.4000/brussels.1054

ISSN : 2031-0293

Éditeur

Université Saint-Louis Bruxelles

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Transactions commerciales et relations sociales entre Grecs et Turcs de Bruxelles », *Brussels Studies* [En ligne], Collection générale, n° 53, mis en ligne le 24 octobre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/brussels/1054> ; DOI : 10.4000/brussels.1054



Licence CC BY

Numéro 53, 24 octobre 2011. ISSN 2031-0293

Katerina Seraïdari

Transactions commerciales et relations sociales entre Grecs et Turcs de Bruxelles

Cet article examine dans quelle mesure le « vivre ensemble » entre Grecs et Turcs à Bruxelles peut se mesurer à l'aide des transactions commerciales. La question est de savoir quel est l'impact des échanges monétaires sur les frontières symboliques séparant ces groupes sociaux et comment ces échanges ont évolué dans le temps. Si, dans les années qui ont suivi leur installation à Bruxelles, les interactions marchandes entre Grecs et Turcs furent définies par la posture d'affinité (par conviction ou par nécessité), celles qui ont lieu actuellement s'inscrivent plutôt dans le cadre d'un cosmopolitisme urbain, défini par la posture d'indifférence. Même si les transactions commerciales constituent un espace de hiérarchisation, elles fonctionnent également comme un lieu de mise en contact ou de confrontation, où chaque acteur social réinterprète son propre passé national et se positionne par rapport à l'héritage du conflit gréco-turc et de ses représentations.

Katerina Seraïdari est Docteur en anthropologie sociale depuis 2000 (EHESS-Toulouse). Elle est membre associée du LISST-Centre d'Anthropologie Sociale à Toulouse, et membre du comité de rédaction de la revue française "Balkanologie". Elle est auteur de deux livres: "Le culte des icônes en Grèce" (Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2005) et "« Que sa grâce soit grande ! » Pratiques dévotionnelles et conflits idéologiques dans les Cyclades" (Athènes: Erinni (Philippotis), 2007), publié en grec.

Katerina Seraïdari, +32(0)2 851 11 90 / +32(0)489 52 10 13, k.seraidari@gmail.com

Christophe Mincke (Secrétaire de rédaction), +32(0)2 211 78 22 / +32(0)473 21 02 65, mincke@fusl.ac.be



Un diaporama de photos de [Claude Dernoeden](http://www.claudevernoeden.be) est associé à cette publication, il est intégré à la version ePub du texte, mais également visible en ligne (<http://vimeo.com/channels/BruS>).

Introduction

1. La Belgique a conclu une convention d'immigration avec la Grèce en 1957 et avec la Turquie en 1964. C'est en 1955 que les premiers ouvriers grecs, destinés à travailler dans les mines, commencent à arriver sur le territoire belge : 10.195 Grecs reçoivent un permis de travail entre 1955 et 1961 (Martens, 1976 : 101). En tant que « premiers arrivés » dans les régions minières par rapport aux Turcs, les Grecs, qui maîtrisent déjà mieux la langue du pays et qui ont eu le temps de s'initier au métier de mineur et aux codes culturels des autochtones, ont tissé dès le début avec les Turcs des liens de solidarité, qui avaient pourtant un fort aspect hiérarchique. Même si les deux « minorités immigrées » ont souvent habité dans les mêmes quartiers populaires à Bruxelles, mes enquêtes qualitatives ont révélé que les relations sociales entre eux sont actuellement très limitées.

2. En m'appuyant sur les outils analytiques de l'anthropologie sociale, j'ai effectué des entretiens semi-directifs approfondis (entre 3 et 7 heures) avec 10 Turcs de deuxième génération (nés ou arrivés en Belgique dans leur enfance) et 25 Grecs (de première et deuxième génération). J'ai insisté sur ces récits de vie, parce que ces informateurs principaux entretenaient des rapports soutenus avec des membres de l'autre communauté ethnique. Parallèlement, j'ai effectué une trentaine d'interviews moins approfondis (entre 1 et 3 heures) avec des informateurs secondaires. J'ai aussi assisté à plusieurs manifestations et fêtes dans lesquelles participaient des membres de ces deux communautés (observation participante). La grande majorité de mes informateurs considère qu'il n'existe pas de problèmes entre les deux communautés, mais qu'elles n'ont pas non plus noué de liens particuliers. Les Grecs ont travaillé ou travaillent encore avec des Turcs dans les mêmes secteurs (dans les mines de Wallonie jusqu'aux années 1970, puis dans les usines, la restauration et les services, mais aussi en tant que cadres) ; néanmoins, cette collaboration est souvent restée strictement

professionnelle. Ils ont aussi fréquenté les mêmes quartiers, écoles, syndicats, épiceries et cafés ; cependant, très peu de personnes ont noué des amitiés qui perdurent. Tout se passe comme si les circonstances avaient mis ces deux groupes en contact pendant deux périodes spécifiques : d'abord dans les bassins miniers, puis dans certains quartiers défavorisés de Bruxelles où ces populations se sont installées à partir des années 1970. Mais, une fois que l'ascension sociale a pu assurer à certains d'entre eux le déplacement dans un quartier favorisé et la fréquentation d'un milieu plus aisé, ces liens de voisinage et de camaraderie semblent s'être désagrégés.

3. Mes informateurs évoquent souvent les événements historiques qui sont à la source du conflit gréco-turc : les Turcs ont provoqué la chute de l'Empire byzantin et ont infligé aux Grecs quatre siècles « d'obscurantisme et d'esclavage » ; tandis que les Grecs, à cause de leur insurrection indépendantiste, sont responsables de la dissolution de l'Empire ottoman. Ces rapports turbulents sont également définis par des conflits géopolitiques contemporains, comme la crise chypriote. En analysant les données recueillies lors de mes enquêtes de terrain, j'ai pu identifier trois postures comportementales, qui dépendent des circonstances et des contextes, mais aussi des intérêts et des positions idéologiques des individus. Chacune de ces postures correspond à une interprétation spécifique de cet héritage historique :

- Première posture : hostilité, confrontation et phénomène de réserve – ce qui établit de la distance entre les deux groupes. Des stéréotypes négatifs sont évoqués et le « lourd passé » qui les sépare, est considéré comme une donnée inchangeable liée à un devoir de mémoire ; ceux qui prônent la réconciliation et la bonne entente des deux peuples sont considérés comme traîtres, opportunistes ou romantiques.
- Deuxième posture : coopération et revendication d'affinités culturelles – ce qui amène à la consolidation des liens. Cette attitude, qui caractérise les querelles entre Grecs et Turcs comme « de banales affaires de famille », est justifiée par le fait que les membres de ces deux communautés sont censés partager plusieurs traits culturels : pratiques culinaires similaires, musique et danse qui se ressemblent. Ils sont également définis par la prééminence d'une structure familiale traditionnel-



Fig. 1. Café turc, chaussée de Haecht.

lement patriarcale, par l'envie de préserver les traditions familiales et l'adoption de codes moraux similaires (comme la notion d'honneur). Les deux groupes sont marqués non seulement par une même nostalgie pour une ruralité idéalisée et un attachement affectif à la « mère-patrie »¹, mais aussi par des pratiques économiques similaires, puisque leurs deux pays d'origine ont développé, dans une large mesure, une économie informelle structurée sur une base clientéliste. Ces ressemblances culturelles sont considérées comme le fruit de siècles de co-existence (ce qui conduit certains à se référer au « sang mélangé » entre Grecs et Turcs) et la proximité géographique.

- Troisième posture : indifférence – ce qui présuppose que la relation entre Grecs et Turcs n'est considérée ni comme problématique ni comme privilégiée. Cette posture est basée sur la reconnaissance d'une commune humanité.

4. Cet article examine dans quelle mesure le « vivre ensemble » entre Grecs et Turcs à Bruxelles (assuré par la posture d'affinité et d'indifférence et mis en danger par la posture d'hostilité²) peut se mesurer à l'aide des transactions commerciales. Selon la position classique d'Adam Smith, le lien social « est réalisé par le dispositif d'un marché où des individus en sympathie, mais soumis à leurs intérêts personnels, entrent en concurrence pour l'appropriation de biens rares » (Boltanski et Thévenot, 1991 : 63). Selon Smith, le commerce introduit de l'ordre, favorise la paix et assure la liberté et la sécurité des individus. La rationalité de l'ordre marchand serait ainsi opposée à la passion irrationnelle que le nationalisme crée. Boltanski et Thévenot (1991) remettent en question, précisément, l'élévation du marché en « principe supérieur commun ». Car les transactions commerciales ne mettent pas simplement en contact des classes sociales ou des groupes ethniques³ diffé-

¹ On peut penser que pour les jeunes générations la « mère-patrie », l'honneur et la structure patriarcale ne soient plus des valeurs absolues. Toutefois, chaque génération attribue ses propres définitions à ces valeurs, tout en faisant preuve de fidélité envers la cellule familiale et le pays d'origine ; cela ne signifie pas pour autant qu'elle ne peut pas les mettre également en cause. En fait, les individus interprètent différemment ces données selon leur éducation, leurs affinités politiques, leur classe sociale et leur expérience de vie.

² Mes choix méthodologiques m'ont orientée vers l'analyse de la posture d'affinité et d'indifférence, et beaucoup moins vers celle d'hostilité. En fait, aucun de mes informateurs principaux n'avait adopté cette posture, même si leur discours pouvait, parfois, reproduire des stéréotypes négatifs. Dans le cas des informateurs principaux, le recours à la posture d'hostilité, s'il a eu lieu, n'a été que circonstanciel.

³ J'adopte ici la « définition fonctionnelle de l'ethnicité » d'Albert Bastenier (1998 : 198) : « il s'agit d'une identification sociale de soi et des autres en vue d'un positionnement au sein de groupes sociaux hiérarchisés ».

rents, mais aussi les catégorisent, en leur attribuant des caractéristiques spécifiques. Comme Ma Mung (2006 : 84-85) le dit, le produit acheté est un « support d'opérations d'identifications » :

5. « ce paquet de lessive acheté chez l'épicier arabe de mon quartier n'est pas celui, pourtant identique, acheté dans une grande surface [...]. Ce produit est caractérisé, qualifié, par une relation sociale particulière : celle d'un acheteur qui, à travers la représentation qu'il se fait d'un vendeur, assimile ce dernier à un groupe dont il sait que les membres commerçants vont offrir un service spécial (être ouvert dimanche à 21 heures). L'important ici est l'assimilation à un groupe social, le fait qu'à travers le produit et dans l'acte d'échange, l'on confère une identité sociale à un individu ».

6. Dans un premier temps, j'examinerai les récits des informateurs de la seconde génération, qui portent la mémoire d'une cohabitation des Grecs et des Turcs dans les quartiers populaires de Bruxelles. Dans un deuxième temps, j'analyserai les récits des Grecs qui se sont installés dans cette métropole après 1970, et dont les relations avec des membres de la communauté turque se limitent aux transactions commerciales avec leur épicier⁴ turc. La question est de savoir quel est l'impact des échanges monétaires sur les frontières symboliques séparant les groupes sociaux (en l'occurrence les Grecs et les Turcs de Bruxelles) et comment ces échanges ont évolué dans le temps.



Fig. 2. Petit restaurant grec près de la Gare du Midi.

⁴ Le terme en grec (*bakalis*) et en turc (*bakkal*) pour définir l'épicier provient en fait de l'arabe. Dans cet article, je n'analyse que des transactions que mes informateurs m'ont racontées, sans m'étendre à des transactions observées sur le terrain.

1. L' « âge d'or » des transactions

7. Deux informateurs turcs m'ont confirmé la longue coexistence des Grecs et des Turcs dans le quartier bruxellois de Saint-Josse, où l'un est né et l'autre a vécu depuis son enfance. Les premiers commerçants qui vendaient des produits des Balkans (feta, olives, poivrons, concentré de tomates) aux Turcs du quartier étaient grecs. Le père de l'un d'entre eux (qui est venu en Wallonie en 1965 pour travailler dans le bâtiment) a été l'un des premiers Turcs à ouvrir une épicerie en 1973 dans le quartier. Pour le soutenir et se procurer des produits du pays d'origine, des Turcs qui habitaient en Wallonie faisaient de longs trajets le week-end pour venir acheter chez lui ; cet épicier, qui parvenait à capter une clientèle qui n'habitait pas dans le quartier et dont le commerce n'obéissait pas aux logiques de proximité, s'approvisionnait chez un grossiste grec. Le dernier Grec qui ait eu une épicerie dans le quartier l'a vendue à un Turc il y a dix ans, pour prendre sa retraite. Ce témoignage (qui n'est pas singulier, puisqu'il confirme d'autres récits recueillis que l'espace limité de cet article ne me permet pas d'exposer) révèle la succession des groupes ethniques dans le quartier et les commerces, selon leur ordre d'arrivée en Belgique et leur ancienneté d'installation. Cela a donné initialement lieu à la configuration « patrons grecs – clients turcs », les deuxièmes se trouvant généralement dans une condition socialement et économiquement moins favorable que les premiers. Il a fallu un certain laps de temps pour que les Turcs décident de se lancer dans l'aventure commerciale et d'ouvrir leurs propres magasins – phénomène qui prend de l'ampleur dans les années 1980 (Manço, 1994 ; Kesteloot et Mistiaen, 1997).

8. Ce récit fait aussi surgir trois points d'analyse :

- 1. Il montre l'existence d'une clientèle « ethnique » : les Turcs de Wallonie, qui viennent faire leurs courses dans l'épicerie d'un compatriote à Bruxelles, choisissent de dépenser leur argent selon des critères « ethniques » ; ils satisfont aussi leur envie d'avoir accès à une gamme de produits provenant du pays d'origine.



Fig. 3. Snack turc à Saint Gilles.

• 2. Il indique que la cohabitation des Grecs et des Turcs dans le même quartier est consolidée par des échanges monétaires : l'existence d'une clientèle « ethnique », qui aurait évité les commerces de proximité appartenant à un autre groupe ethnique, constituerait une entrave au « vivre ensemble » et à la mixité des quartiers. Cela signifie que les mêmes personnes peuvent fonctionner tantôt comme une clientèle « ethnique », qui privilégie les transactions chez des compatriotes, tantôt comme des clients qui ne choisissent pas un commerce selon l'origine de son propriétaire, mais par convenance (rapport qualité-prix, horaires flexibles ou proximité géographique).

• 3. Par conséquent, selon la posture comportementale choisie, les acteurs sociaux, quand ils ne constituent pas une clientèle « ethnique », peuvent : a) éviter d'acheter dans un commerce tenu par un membre d'un groupe considéré comme « ennemi » (posture d'hostilité, qui pourrait mettre en péril la cohabitation paisible dans le quartier) ; dans ce cas, un client turc préférera faire ses courses chez un commerçant qui n'est pas grec⁵ ; b) privilégier les achats chez un commerçant, avec qui on est censé avoir de modèles communs de consommation (posture d'affinité) : l'épicier grec, en tant que « connaisseur » et consommateur d'une cuisine similaire, peut satisfaire les exigences de ses clients turcs et garantir la bonne qualité des produits (logique culturelle qui rend l'origine du commerçant significative) ; c) choisir un commerce sans prendre en compte l'origine de son tenancier.

9. L'écrivain turc Muharrem Türköz a écrit « Les moutons sans berger : une histoire vraie »⁶. Il y décrit son enfance dans un quartier autour de la Gare du Nord, où habitent également des Grecs, des Marocains, des Italiens et quelques Belges. Il nous donne quelques éléments sur les transactions commerciales entre Grecs et Turcs : sa mère « faisait le tour des magasins d'occasion pour nous acheter des vêtements pas trop chers. C'étaient des Grecs qui tenaient ces magasins, ils comprenaient le turc, ma mère pouvait avec eux discuter les prix en disant qu'elle était bonne cliente » (p.7). Le fait que les Grecs parlent le turc

et marchandent facilite les transactions commerciales et crée un espace de familiarité. D'une part, les Grecs en tant que vendeurs veulent fidéliser une clientèle ; d'autre part, les Turcs, en tant que clients, peuvent négocier des réductions et faire des économies, en revendiquant des droits conférés par cette fidélisation. Le monde marchand fonctionne, dans ce cadre, de manière traditionnelle, puisque des liens personnels persistent et influent sur la négociation d'une affaire – ce qui présuppose des attaches personnelles et des rapports de confiance.

10. Une autre informatrice turque de la seconde génération m'a raconté comment, une famille grecque (le père ayant travaillé en tant que mineur à Charleroi) s'est installée dans son quartier d'Anderlecht en 1969 et a ouvert une épicerie au coin de la rue. Mon informatrice avait treize ans à l'époque, et le fils de l'épicier grec, dix-huit. C'est ainsi que leur histoire d'amour commence, « on se voyait en cachette, parce que pour mes parents... c'était hors de question ». Ni le père ni la mère de mon interlocutrice ne font leurs courses dans cette épicerie grecque, ils ne sont donc pas au courant de la relation. Mais elle y va pour acheter ce qu'il manque pour le repas du jour, pour faire les achats de dernière minute – ce qui lui permet d'entretenir cette relation clandestine. En 1983, elle tombe enceinte, ce qui la pousse à tout avouer à ses parents, après une relation clandestine de quatorze ans. Ses parents acceptent le fait, ce qui montre, selon elle, leur ouverture d'esprit ; elle aura avec son compagnon grec deux enfants. Ici, malgré le fait que la famille turque n'achète pas dans l'épicerie grecque de manière systématique, les quelques transactions commerciales (effectuées en cas de nécessité par la fille aînée du ménage) ont permis l'éclosion d'une véritable histoire d'amour entre ces deux jeunes.

11. Bien que ce cas de figure soit singulier et donc non représentatif, il s'inscrit dans un cadre généralisé des interactions sociales et commerciales entre Grecs et Turcs à Bruxelles. En analysant un grand nombre de récits recueillis, j'ai pu conclure que dans les années 1970 et 1980, la posture d'affinité est justifiée de deux façons : a) par la conviction (les

⁵ Plusieurs informateurs m'ont fait part de l'arrêt momentané ou de la diminution des relations sociales et des transactions commerciales entre Grecs et Turcs en Belgique lors de la crise chypriote.

⁶ Publié aux éditions « De Sikkel » en 1993. Ici, j'utilise un tapuscrit de l'auteur non auto-censuré, qui m'a été prêté par Mazyar Khoojinian et que je tiens à remercier.

Grecs et les Turcs partagent certains traits culturels, comme la prédilection pour les produits alimentaires « des Balkans » ; b) par la nécessité (les deux groupes subissent le même rejet et les mêmes difficultés dans l'environnement belge). Comme plusieurs informateurs grecs me l'ont dit, les Grecs et les Turcs « ont mangé ensemble du pain amer » (*fagane mazi pikro psomi*) en Belgique. Liés par ces expériences communes, ils le sont aussi par le fait de vivre dans un pays tiers et de partager des codes que les Grecs de Grèce et les Turcs de Turquie n'ont pas. Dans une grande mesure, c'est la précarité et l'incertitude due à leur statut d'immigrés qui les a poussés à se rapprocher, leur coopération étant donc réactive : le mécanisme de production d'identité (en l'occurrence, l'adoption de la posture d'affinité) est activé ici par les difficultés éprouvées dans ce contexte migratoire.

2. L'importance accrue de la posture d'indifférence

12. Les migrants grecs installés à Bruxelles après 1970 sont beaucoup plus ancrés dans la posture d'indifférence, qui est une posture de convention et non de conviction (comme celle d'affinité ou d'hostilité). La plupart de ces informateurs ont évoqué les achats effectués chez l'épicier turc de leur quartier comme étant la seule relation qu'ils entretiennent avec un membre de cette communauté. Il existe deux manières concomitantes d'expliquer cette réaction :

- 1. Formulation négative : les deux groupes s'ignorent mutuellement même s'ils habitent la même ville ;
- 2. Formulation positive : la caractérisation ethnique ne constitue pas un critère pertinent dans l'orientation du choix de l'acheteur, mes informateurs allant chez des commerçants turcs de la même manière que les Belges y vont ; autrement dit, dans ce cas, la question de l'origine ethnique joue un rôle limité dans l'institution des rapports marchands.



Fig. 4. Restaurant grec sur la Grand-Place.

13. Ces rapports affectivement neutres, qui engagent peu les personnes impliquées, sont définis par la reconnaissance de la place que les Turcs ont progressivement occupée dans le domaine commercial en Belgique. L'association d'un groupe ethnique à une profession spécifique crée le stéréotype belge de l'« épicier turc »⁷ (au même titre que la figure de l'« épicier arabe » s'est imposée en France). Ainsi, Georgia⁸ achète ses fruits dans une épicerie turque qui se trouve dans le quartier aisé de Woluwé, ce qui constitue son seul rapport avec un membre de cette communauté. Ce commerce vend des fromages grecs, des olives, de l'aneth et de la laitue, des betteraves, et beaucoup de Grecs y vont pour faire leurs courses, on y fait même la queue ; l'accès à des produits que la clientèle grecque identifie comme « nationaux » explique certainement cette affluence.

14. Si dans les années 1970 et 1980, les Turcs allaient dans une épicerie grecque pour trouver les « produits des Balkans » nécessaires à leur régime alimentaire dans ce nouvel environnement, le mouvement s'est inversé, étant donné le petit nombre d'épiceries grecques qui ont survécu et le grand nombre d'épiceries turques qui ont ouvert. Dans le premier cas, les clients turcs appartenaient à la classe ouvrière, tandis que dans le deuxième cas, les clients grecs ont une situation économique confortable et leur choix de produits alimentaires correspond à un mode de vie qui se veut raffiné et sain. Grâce à leurs origines, ces Grecs peuvent se présenter comme des « connaisseurs innés »⁹ des produits « bio » : leur cosmopolitisme est paradoxalement confirmé par l'achat des produits « nationaux » chez un commerçant turc.

15. Selon Georgia, la femme turque qui possède cette épicerie (et qui est mère de quatre enfants) a réussi à faire fortune : elle a acheté un appartement avec piscine à Ankara, puis a ouvert une deuxième épicerie à Bruxelles. Elle a marié sa fille aînée de dix-sept ans avec un Turc que les parents avaient choisi :

16. « Ils l'ont importé (*eisagogi ton kanane*) pour qu'il travaille à l'épicerie. [...] La moitié de la Turquie est venue aux fiançailles, les hommes mangeaient dans une salle, et les femmes étaient dans une autre salle, séparées, elles ne mangeaient que quand elles ne servaient pas les hommes ».

17. Georgia (qui a trois filles célibataires, dont chacune loue son propre appartement à Bruxelles) a voulu ainsi souligner le fait que cette famille turque continue à reproduire des modèles culturels dépassés et traditionnels, malgré son origine urbaine et sa réussite économique – comme si, une fois que l'immigré a accompli son parcours évolutif, il devait changer de mentalité et d'habitudes et redéfinir ses valeurs. Georgia est aussi critique envers les migrants grecs (mineurs et ouvriers) :

18. « Ils insistent sur l'ouzo, le *komboloi* [rosaire avec lequel les hommes grecs jouent], une image touristique de la Grèce, puis les prêtres et les bénédictions (*papades, agiastoures*). Mais il existe une autre Grèce qui se développait, et qu'ils ont ignorée ».

⁷ Pour les réactions suscitées par le fait que tous les épiciers soient turcs à Cheratte, ce qui rend difficile l'accès aux produits provenant du porc, voir Parthoens et Manço (2005 : 147). Pour une synthèse sur la fonction médiatrice des minorités urbaines dans l'activité économique des villes, voir Raulin (2009). Pour un état de la question sur le commerce ethnique, voir Berbagui (2005).

⁸ Née dans une ville provinciale du Péloponnèse, cette informatrice (pour laquelle j'utilise un pseudonyme) avait déjà vécu douze ans à Athènes avant de venir à Bruxelles en 1982 à l'âge de trente-quatre ans, son mari ayant été embauché dans les Institutions Européennes. Elle s'est tournée vers le commerce à Bruxelles en 1987. Elle a actuellement un commerce dans le quartier Schuman, fréquenté par une clientèle d'Eurocrates. Pour une analyse de la manière dont les Eurocrates se définissent comme cosmopolites et ouverts à la diversité, voir Gatti (2009). Voir aussi Abélès (1992) qui examine les Eurocrates en tant que « tribu » avec ses propres totems, codes culturels et coutumes.

⁹ Si la compétence du vendeur grec ou turc est liée à sa « connaissance innée » des produits alimentaires que des clients issus de ces groupes (et indifféremment de leur classe sociale) peuvent apprécier, dans ce cas il est question d'une autre forme de connaissance : celle de l'acheteur grec fortuné, qui a effectué le passage d'un mode de vie traditionnel à un régime alimentaire qui devient « noble », une fois légitimé par la récente valorisation du régime alimentaire méditerranéen (considéré comme particulièrement équilibré). Je n'examine pas, dans le cadre de cet article, ni la tendance de mes informateurs turcs de se référer aux Balkans, ni celle de mes informateurs grecs d'évoquer la Méditerranée comme mode d'identification préférentiel.



19. Il existe une certaine équivalence entre la critique du mode de vie traditionnel des immigrés grecs, qui n'ont pas su suivre l'évolution des mentalités qui a eu lieu en Grèce après leur départ, et celle des Turcs. Dans les deux cas, les immigrés sont présentés comme étant piégés dans un non-temps, qui ne leur permet d'évoluer ni selon le rythme des sociétés d'accueil ni selon le rythme des sociétés d'origine. Cette impression d'immobilisme dénie aux immigrés toute capacité d'adaptation – ce qui est pourtant une de leurs principales qualités, comme mes enquêtes l'ont révélé. Mais si, pour le premier groupe, le récit postule une prise de retard par rapport à ceux qui sont restés au pays, il traite le second groupe comme un ensemble homogène : ce ne sont pas que les immigrés turcs qui sont restés « arriérés », mais tous les Turcs qui sont plus « traditionalistes » que les Grecs et, plus généralement, les Européens.

20. Ce témoignage montre également que la relation entre la vendeuse turque et la cliente grecque n'est pas impersonnelle : Georgia a voulu mieux connaître le parcours de son épicière, c'est pour cela qu'elle lui a posé tant de questions sur sa famille et son mode de vie. Dans ce cas, les transactions commerciales ont ouvert le chemin vers un processus d'interconnaissance relative – même si on a l'impression que les informations sur la vie de l'épicière turc n'ont fait que confirmer des grilles de lecture cognitives déjà en place. Ces nouveaux rapports « patron turc – client grec », qui indiquent l'émancipation économique et entrepreneuriale des Turcs, restent donc toujours hiérarchiques, malgré l'inversion de rôles (« patron grec – client turc » dans les années 1970 et 1980).

Fig. 5 (page précédente). Restaurant turc sur la chaussée de Haecht.

Fig. 6 (ci-contre). Snack grec dans la « rue des pittas » (rue du Marché aux Fromages), près de la Grand-Place de Bruxelles.



21. Après m'avoir dit qu'il est le meilleur client des commerces turcs qui se trouvent dans son quartier, un autre Grec¹⁰ m'a raconté cet incident : un jour, une jeune turque de la deuxième génération, qui servait dans une épicerie turque, lui a posé la question de savoir s'il était Grec, à quoi il a répondu positivement. Et elle lui a dit : « Tu sais que nous sommes censés être ennemis ? ». Et lui : « Et toi, maintenant, me considères-tu comme un ennemi ? ». La fille a répondu qu'elle le considérerait, tout simplement, comme un client. Quand il lui a dit que lui non plus ne la considérerait pas comme une ennemie, la fille a conclu ainsi : « Donc, quand on nous dit que nous sommes des ennemis, c'est un mensonge ». Dans le cadre de cet échange circonstanciel entre la vendeuse turque et le client grec, celle-ci a raisonné ainsi : « Tu es un client, donc tu ne peux pas être un ennemi, peu importe si tu es Grec ». Nous sommes ici dans le registre de la routine marchande quotidienne qui lie des individus qui ne sont pas censés être en sympathie (à cause de leur origine ethnique) : l'interaction marchande ne rend pas seulement cette origine indifférente, mais permet également de conclure que le conflit gréco-turc est un mensonge ; autrement dit, elle produit une forme de certitude et un donné cognitif.

22. Des rencontres ponctuelles et des échanges spontanés de ce type peuvent, selon cet informateur, avoir un effet sur la vie des gens et les faire réfléchir sur leur positionnement dans le champ politique. Cet interlocuteur a utilisé cette histoire pour me montrer que, si les hommes politiques grecs ont fait basculer leurs électeurs de l'hostilité à l'affinité vis-à-vis de la Turquie depuis les années 1990¹¹, la posture de l'indifférence est celle qui assure une relation « à bonne distance » et qui renvoie à l'adoption de formes de civilité. Dans ce cas, la posture de l'indifférence est présentée comme une posture moins susceptible d'instrumentalisation. Cette posture étant liée à la nécessité d'adapter son comportement à la réalité multiculturelle des sociétés modernes (caractérisées par la circulation croissante des produits et des hommes), elle introduit une nouvelle vision politique du monde, dans laquelle les que-

relles nationalistes (comme celle entre la Grèce et la Turquie) sont perçues comme obsolètes.

23. Dans ce cadre, d'une part, il faut éviter les démonstrations exagérées de familiarité et, d'autre part, toute forme de confrontation est condamnable, car elle constitue une forme d'incivilité qui pourrait entraver l'échange : tout rapport marchand doit être basé sur la civilité et la courtoisie, ces manifestations « de surface » et de banalisation qui définissent la posture d'indifférence. Néanmoins, les transactions commerciales peuvent toujours prendre une mauvaise tournure. Une informatrice turque de la seconde génération, qui a longtemps travaillé dans le restaurant que son frère a ouvert dans un quartier aisé de Bruxelles, m'a raconté l'incident suivant :

24. « J'étais en train de servir, un type commande, puis il me demande 'Vous êtes Turque ?', parce que je parlais avec mon cousin en turc, et je lui dis 'Oui' et il se lève pour partir. Et je lui dis : 'Et vous, vous êtes quoi ?' et il dit : 'Grec'. 'Vous êtes un sale Grec', je lui dis. Parce que c'est malpoli. C'était un Grec de Grèce, parce que les Grecs d'ici ne font pas ça. C'était un Grec grec... ».

25. Cette interlocutrice, qui a grandi dans un quartier populaire de Bruxelles où Grecs et Turcs cohabitaient, fait ici la distinction entre « Grec grec » et « Grec d'ici », le premier censé être plus chauvin et borné que le second. Le refus « malpoli » de ce Grec de manger dans un restaurant tenu par des Turcs ne constitue pas la décision rationnelle de quelqu'un qui apprécie ou déprécie un commerce pour sa qualité d'offre culinaire et le rapport qualité-prix ; en refusant de s'engager dans une transaction commerciale¹² avec des Turcs, ce Grec a adopté dès le début la posture d'hostilité – attitude que, selon cette informatrice, un « Grec d'ici » n'aurait jamais eue.

¹⁰ Installé à Louvain en 1967 afin de poursuivre sa carrière universitaire, puis dans le quartier Schuman à Bruxelles au début des années 1970. J'ai choisi de donner quelques éléments biographiques de Georgia et de cet informateur, car ils sont les seuls mentionnés dans l'article à sortir du cadre d'une immigration de main-d'œuvre.

¹¹ Sur cette évolution des relations gréco-turques, voir Bilici (2005).

¹² Pour d'autres exemples ethnographiques de transactions refusées, voir Semi (2005).

Conclusion

26. La posture d'indifférence présente comme une évidence le fait que « nous sommes tous des êtres humains », en ouvrant ainsi ce qu'on pourrait appeler « la courbe de fraternité » vers l'inclusion de l'humanité entière – ce qui constitue la reconnaissance de la nécessité de s'adapter aux nouvelles exigences d'un monde globalisé. La posture d'affinité reconnaît l'existence des liens fraternels spécifiques entre Grecs et Turcs, en fermant relativement la courbe et en soutenant le besoin de distinguer les nations et les populations avec qui l'on a partagé une histoire commune. Celle d'hostilité ferme complètement la courbe, considérant que les rapports entre ces deux peuples ne peuvent pas être pacifiés.

27. Si, dans les années qui ont suivi leur installation à Bruxelles, les interactions marchandes entre Grecs et Turcs furent définies par la posture d'affinité (par conviction ou par nécessité), celles qui ont lieu actuellement s'inscrivent plutôt dans le cadre d'un cosmopolitisme urbain, défini par la posture d'indifférence. Dans une certaine mesure, on est passé de l'« esprit de village », qui régnait dans les quartiers populaires où les commerçants fournissaient des informations et des services et jouaient un rôle important dans la consolidation des liens de voisinage, à une autre configuration, où le bon client est celui qui fait preuve d'un esprit d'ouverture : c'est en fréquentant les épiceries turques que les Grecs de Bruxelles font la démonstration de leur cosmopolitisme et de leur adaptation dans cette ville qui est le « cœur de l'Europe », en se distinguant des « Grecs de Grèce » qui ont une expérience plus limitée du multiculturalisme. L'échange économique a ainsi une finalité symbolique, puisqu'il fonctionne comme un moyen d'initiation à une culture globalisée (qui a acquis une certaine valeur sociale comme marqueur de distinction) et donc, comme un processus d'acquisition et de maintien d'une identité sociale précise. Même si les transactions commerciales constituent un espace de hiérarchisation, elles fonctionnent également comme un lieu de mise en contact ou de confrontation, où chaque acteur social réinterprète son propre passé national et se positionne par rapport à l'héritage du conflit gréco-turc et de ses représentations.

Bibliographie

- ABÉLÈS, M., 1992, *La vie quotidienne au Parlement européen*, Paris, Hachette.
- BASTENIER, A., 1998, « L'incidence du facteur religieux dans la 'conscience ethnique' des immigrés marocains en Belgique », *Social Compass*, vol. 45, n. 2, pp.195-218.
- BERBAGUI, D., 2005, « Commerce et petite entreprise étrangère dans la ville (1980-2002) », *Ethnologie Française*, XXXV, n.1, pp.109-115.
- BILICI, F. (éd.), 2005, *Turquie, Grèce : un passé commun, de nouvelles perspectives*, Paris, INALCO-Cahiers balkaniques, n.33.
- BOLTANSKI, L. et THÉVENOT, L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- GATTI, E., 2009, « Définir les expats : le cas des immigrés hautement qualifiés à Bruxelles », *Brussels Studies*, n.28, pp.1-16.
- KESTELOOT, C. et MISTIAEN, P., 1997, "From ethnic minority niche to assimilation : Turkish restaurants in Brussels", *Area*, vol. 29, n.4, pp.325-334.
- MA MUNG, E., 2006, « Négociations identitaires marchandes », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 22, n. 2, pp.83-93.
- MANÇO, A., 1994, "La formation d'une bourgeoisie commerçante turque en Belgique", *Revue européenne des Migrations Internationales*, vol. 10, n.2, pp.149-162.
- MANÇO, U., 2000, « La présence musulmane en Belgique : dimensions historique, démographique et économique », pp.17-39, Ural Manço (ed.), *Voix et voies musulmanes de Belgique*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis.
- MARTENS, A., 1976, *Les immigrés. Flux et reflux d'une main-d'oeuvre d'appoint. La politique belge de l'immigration de 1945 à 1970*, Leuven, Presses universitaires de Louvain.
- MOUTSOU, C., 2006, « Merging European boundaries : A stroll in Brussels », pp.120-135, J. Stacul, C. Moutsou and H. Kornina (ed.),

Crossing European boundaries. Beyond conventional geographical categories, New York and Oxford, Berghahn Books.

PARTHOENS, C. et MANÇO, A., 2005, *De Zola à Atatürk : un « village musulman » en Wallonie*, Paris, L'Harmattan.

RAULIN, A., 2009, « Minorités urbaines : des mutations conceptuelles en anthropologie », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n.3, pp.33-51.

SEMI, G., 2005, « 'Chez Said' à Turin, un exotisme de proximité », *Ethnologie Française*, XXXV, n.1, pp.27-36.

VENTURAS, L., 1999, *Immigrés grecs en Belgique*, Athènes, Nefeli (en grec).

Pour citer ce texte

Katerina SERAÏDARI, « Transactions commerciales et relations sociales entre Grecs et Turcs de Bruxelles », *Brussels Studies*, Numéro 53, 24 octobre 2011, www.brusselsstudies.be.

Liens

D'autres versions de ce texte sont disponibles

ePub FR : <http://tinyurl.com/BruS53FREPub>

ePub NL : <http://tinyurl.com/BruS53NLEPub>

ePub EN : <http://tinyurl.com/BruS53ENEPub>

pdf FR : <http://tinyurl.com/BruS53FRPDF>

pdf NL : <http://tinyurl.com/BruS53NLPDF>

pdf EN : <http://tinyurl.com/BruS53ENPDF>

Photos

Claude Dernoeden : www.claude-dernoeden.com

Les vidéos et diaporamas publiés dans *Brussels Studies* sont visibles sur la chaîne Vimeo de *Brussels Studies* à l'adresse suivante :

<http://vimeo.com/channels/BruS>